

John Ashbery

Poèmes

traduits par Daniel Blanchard

CINÉ ANNÉES QUARANTE

L'ombre du store vénitien sur le mur peint,
Les ombres de la sansevière et des plantes grasses, des animaux en plâtre
Captivent la tragique mélancolie du regard brillant
Scrutant le nulle part, trou pareil aux trous noirs de l'espace.
En culotte et soutien-gorge, elle glisse jusqu'à la fenêtre
Et, zip, laisse remonter le store. Une vue frêle s'offre sur la rue,
Des piétons d'une minceur de gaufrettes qui savent où ils vont.
Le store descend lentement, les lamelles lentement se redressent.

Pourquoi faut-il que ça finisse toujours ainsi ?
Une estrade avec femme lisant et son chahut de cheveux
Et tout son effort tu pour nous ramener vers elle, avec elle
A l'intérieur de ce silence que la nuit seule ne peut expliquer.
Silence du rayonnage, du téléphone avec son bloc-notes,
Mais ceux-là non plus nous n'avons pas eu à les réinventer :
Ils s'en étaient allés dans l'intrigue d'un récit,
La part de l'«art» — savoir quels détails importants laisser de côté
Et comment on développe un personnage. Des choses trop réelles
Pour qu'on s'en soucie, donc artificielles, mais qui couvrent à présent la page,
Intérieurs et extérieurs s'emparent de toi
Comme tu t'aperçois que tu n'as jamais cessé de rire de la mort,
A l'arrière-plan, cette liane sombre sur le rebord de la véranda.

(de *Self-Portrait in a convex Mirror*)

COMME UN QU'ON A MIS SOÛL A BORD DU PAQUEBOT

J'ai essayé chaque chose, certaines seulement étaient immortelles et libres.
Ailleurs nous sommes comme assis quelque part où le soleil
Filtre, peu à la fois,
A attendre la venue de quelqu'un. Des mots durs sont prononcés,
Tandis que le soleil jaunit le vert de l'érable...

C'était tout, mais obscurément
Je sentais frémir un souffle neuf sur ces pages
Qui tout l'hiver avaient fleuré le vieux catalogue.
De nouvelles phrases fusaient. Mais l'été
S'avavançait, pas encore sur le déclin
Mais plein, et assombri des promesses de cette plénitude,
Ce moment où l'on ne peut plus s'en aller promener
Et où le moins attentif fait silence
Pour guetter la chose qui se prépare à advenir.

Un regard de verre t'arrête
Puis tu t'éloignes troublé : était-ce bien moi qu'on a perçu ?
M'ont-ils remarqué, cette fois, tel que je suis
Ou bien est-ce encore remis à plus tard ? Les enfants
Tout à leurs jeux, des nuages qui s'élèvent avec une preste
Impatience dans le ciel de l'après-midi, puis se dissipent
Comme vient le crépuscule limpide, dense.
A ce coup de trompe seulement,
Là-bas, un moment, je me suis dit
Que la grande, la cérémonieuse affaire commençait, orchestrée,
Ses couleurs concentrées en un coup d'œil, ballade
Qui accueille le monde entier, à présent, mais légère,
Légère encore, mais avec une ample autorité, avec tact.
Cette persistance de flocons gris qui tombent ?
Des fétus de soleil. Tu as dormi au soleil
Plus longtemps que le sphinx et tu ne t'en trouves pas plus avisé.
Entre. Et j'ai cru qu'une ombre s'abattait en travers de la porte
Mais ce n'était qu'elle venue me demander à nouveau
Si j'entrais — sinon, que je ne me presse pas.

Le lustre de la nuit gagne. Une lune d'une pâleur cistercienne
A grimpé jusqu'au centre des cieux, s'est installée,
S'occupe finalement du travail d'obscurité.
Un soupir s'exhale de toutes les petites choses de cette terre,
Livres, papiers, vieilles jarretières et boutons de caleçons

Rangés dans une boîte de carton blanc quelque part et toutes les variétés inférieures de villes aplaties sous la nuit nivelieuse.

L'été exige et prend trop,

La nuit, la réservée, la réticente, donne davantage qu'elle ne prend.

(de *Self-Portrait in a Convex Mirror*)

QUAND TU ES VENU DE TERRE SAINTE

de l'ouest de New York State
est-ce que les tombes tenaient bien dans leurs boîtiers
est-ce qu'il y avait un accent de panique dans l'air de la fin d'août
parce que le vieux avait encore mouillé ses culottes
et se détournait de l'éclat de l'après-midi finissant
comme si ça aussi on pouvait d'un vœu l'annuler
est-ce que rien de tout ceci était présent
et comment est-ce que ceci pourrait être
la solution magique à ce qui t'occupe maintenant
quoi que ce soit qui t'ait tenu immobile
comme ça si longtemps devant la saison sombre
jusqu'à maintenant les femmes sortent en bleu marine
et les lombrics sortent du compost pour mourir
c'est la fin de toute saison

toi qui lis là-bas si exactement
assis et ne veux pas être dérangé
quand tu es venu de cette terre sainte
quels autres signes te marquaient la dépendance envers la glèbe
quel signal fixe aux carrefours
quelle léthargie sur les avenues
où tout est dit dans un murmure
quelle intonation parmi les haies
quelle intonation sous les pommiers
la terre cadastrée s'étend au loin
et ta maison est bâtie en lendemain
mais sûrement pas avant examen
de ce qui est juste et doit advenir
pas avant le recensement
et l'enregistrement des noms

souviens-toi tu es libre de vagabonder
comme bien loin d'autres temps d'autres scènes qui se déroulaient
l'histoire de quelqu'un venu trop tard
les temps sont mûrs à présent et l'adage
couve comme les saisons changent et tremblent
c'est finalement comme si cette chose d'un intérêt monstrueux
survenait dans le ciel
mais le soleil couchant t'empêche de la voir

de la nuit émerge l'emblème
feuilles comme oiseaux atterries toutes à la fois sous un arbre
soulevées secouées à nouveau
jetées à bas avec une rage débile
avec la certitude dans le cerveau que ça ne peut jamais advenir
pas ici pas hier dans le passé
seulement dans le trou qu'aujourd'hui comble
à mesure que le vide se répartit
dans la pensée de l'heure qu'il est
alors que cette heure est déjà du passé

(de *Self-Portrait in a Convex Mirror*)

MÄRCHENBILDER

Es war einmal... Non, c'est trop lourd
A dire. Et puis, tu n'écoutes plus.
Comment tourner ça ?
« La pluie tonnait sur le dallage rouge, inégal.

L'inébranlable soldat de plomb fixait, par-delà les gouttes,
Le souvenir du bateau de papier en forme de chapeau qui bientôt... »
Ce n'est pas encore ça.
Pense aux longues soirées des étés d'autrefois, aux ombelles.

Parfois une phrase musicale résumait à la perfection
L'humeur d'un moment. L'une de ces sonates en mal d'amour
Pour instruments à vent passait sur un solennel cheval blanc.
Tout le monde se demandait qui était le nouvel arrivant.

Pompe florale, décorations,
Au rebut le lendemain. A présent regarde par la fenêtre.
Le ciel est clair et fade. Mauvais jour
Pour les affaires et le jeu, ou les paris sans risque.

Les arbres pleurent des gouttes
Dans l'eau, la nuit. Lentement les couples s'assemblent.
Elle plonge son regard dans le sien : « Ce serait malheureux
De se retrouver seule. » Lui : « Je resterai

Tant que la nuit le permettra. » C'était là l'un de ces arcs-en-ciel nocturnes
En couleur négative. A mesure qu'on avance, il recule ; on voit bien
Qu'on est maintenant loin à l'intérieur d'une caverne, nécessairement. Et
pourtant
On dirait qu'on est entouré d'arbres et une brise soulève leurs feuilles
légèrement.

Je voudrais m'en retourner, sortir des mauvaises histoires,
Mais il reste toujours la possibilité que la prochaine...
Non, c'est encore un amandier, ou une grenouille avaleuse d'anneau...
Elles sont pourtant belles quand on les peuple

De soi-même. Vides comme des placards.
S'y plonger des jours entiers dans l'attente du prochain murmure,
Du mot prononcé dans la pièce à côté. Ainsi devaient se conduire les princes,
Gisant dans la frugalité du sommeil.

(de Self-Portrait in a Convex Mirror)